

## DIMITRIS PAPAIOANNOU

Formé aux Beaux-Arts, Dimitris Papaioannou appréhende la création par l'image et le dessin. Après avoir reçu une reconnaissance précoce en tant qu'artiste peintre et dessinateur de bandes dessinées, il se tourne vers les arts de la scène en tant que metteur en scène, chorégraphe, interprète et concepteur de décors, de costumes et d'éclairage. Le premier cycle artistique de son travail scénique s'est fondé autour du groupe Edafos Dance Theatre avec lequel il a travaillé pendant dix-sept ans jusqu'en 2002. C'est en créant l'ouverture de la cérémonie des Jeux Olympiques d'Athènes en 2004 qu'il acquiert une renommée internationale. Depuis 1986, son travail personnel est une recherche hybride en danse expérimentale, un mélange de théâtre physique, d'art du mouvement et de performances avec lesquels il questionne la création, l'identité et l'héritage de notre mémoire culturelle occidentale. Ses dernières pièces, *Primal Matter* (2012) et *Still Life* (2014), témoignent de cette quête intime de l'homme qui expose ses peurs et questionne son environnement et son destin. Dimitris Papaioannou présente son travail au Festival d'Avignon pour la première fois.

## THE GREAT TAMER

Souvent, l'histoire est faite de planchers et de niveaux et, dans *The Great Tamer*, Dimitris Papaioannou n'hésite pas à défier ses performeurs de trouver leurs équilibres et points de projection sur un plateau gonflé qui n'a de cesse de se déconstruire, se boursouffler, absorber voire rejeter. À partir de cette métaphore de l'homme en recherche, la pièce se lit comme une épopée, sensorielle et primitive. « Il s'agit de creuser et d'enterrer, puis de révéler. Il s'agit de parler de l'identité, du passé, de l'héritage et de l'intériorité. » En exposant les petites tragédies et grandes absurdités de nos vies contemporaines, en mettant en présence des figures connues et ambiguës du cirque – le clown, l'acrobate –, l'œuvre du chorégraphe grec se teinte aussi bien de mélancolie que d'humour, et joue sur les conventions théâtrales en toute complicité avec le public. Entre légèreté et tragédie, au sein d'un univers plastique qui rend hommage aux plus grands peintres européens – Botticelli, Raphaël, El Greco, Rembrandt, Magritte, Kounellis –, Dimitris Papaioannou met la barre haut et demande à chacun d'« épuiser sa vie » et de donner tout ce qui est à donner avant de quitter ce monde. La quête de la beauté et de la grâce n'est alors ni reposante ni contemplative.

*The Great Tamer looks for points of contact to better explore and find legacies and identities. With its performers constantly out of balance, the show plays like a breathless epic.*

### LES DATES DE THE GREAT TAMER APRÈS LE FESTIVAL

- du 28 au 30 septembre 2017, Séoul Performing Arts Festival
- du 5 au 8 octobre, Culturescapes Greece 2017, Bâle
- du 8 au 10 novembre, Dansens Hus Stockholm
- du 16 au 19 novembre, National Performing Arts Center, Taipei
- les 2 et 3 mars 2018, Centro Cultural de Belém, Lisbonne
- les 9 et 10 mars, Rivoli - Teatro Municipal do Porto
- du 20 au 23 mars, Théâtre de la Ville/La Villette-Paris
- le 29 mars, Les Théâtres de la Ville de Luxembourg

71<sup>e</sup>  
ÉDITION

Pour vous présenter cette édition, plus de 1 750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.



FESTIVAL-AVIGNON.COM



#FDA17

#LAFABRICA

#THEGREATTAMER

#DIMITRISPAPAIOANNOU

Feuille de salle disponible en anglais auprès de nos agents d'accueil  
Ask our staff for an English version of this leaflet



CRÉATION 2017

THE GREAT TAMER

DIMITRIS PAPAIOANNOU

19 20 21 22 | 24  
25 26 JUILLET À 15H

LA FABRICA

Peinture © Ronan Barrot. Licences Festival d'Avignon : 2-1069628 / 3-1069629

<b>THE GREAT TAMER</b>	CRÉATION 2017
<b>DIMITRIS PAPAIOANNOU</b> Athènes	
durée 1h40 certaines scènes du spectacle comportent de la nudité	

Avec Pavlina Andriopoulou, Costas Chrysaifidis, Ektor Liatsos, Ioannis Michos, Evangelia Randou, Kalliopi Simou, Drossos Skotis, Christos Strinopoulos, Yorgos Tsiantoulas, Alex Vangelis

Concept visuel et mise en scène Dimitris Papaioannou

Scénographie et direction artistique Tina Tzoka

Lumière Evina Vassilakopoulou

Costumes Aggelos Mendis

Son Kostas Michopoulos, Giwrgos Poulis

Arrangements musicaux Stephanos Droussiotis

Sculpture Nectarios Dionysatos

Peinture des costumes et accessoires Maria Ilia

Assistanat à la mise en scène Pavlina Andriopoulou, Stephanos Droussiotis, Tina Papanikolaou

Assistanat scénographie et peinture des accessoires Mary Antonopoulou

Assistanat sculpture Konstantinos Kotsis, Maria Papaioannou

Direction technique Manolis Vitsaxazkis

Régie plateau Dinos Nikolaou

Régie son Kostas Michopoulos

Assistanat son Nikos Kollias

Production et coordination artistique Tina Papanikolaou

Assistanat de production Tzela Christopoulou, Kali Kavvatha

Administration de tournée et diffusion Julian Mommert

Production Onassis Cultural Centre (Athènes)

Production exécutive 2WORKS

Coproduction Culturescapes Greece 2017 (Suisse), Dansens Hus Sweden, EdM

Productions, Festival d'Avignon, Fondazione Campania dei Festival – Napoli Teatro

Festival, Les Théâtres de la Ville de Luxembourg, National Performing Arts Center -

National Theater & Concert Hall (Taipei), Seoul Performing Arts Festival,

Théâtre de la Ville/La Villette-Paris.

Avec le soutien de Alpha Bank et du Centre culturel hellénique de Paris pour la 71<sup>e</sup> édition du Festival d'Avignon.

Spectacle créé le 24 mai 2017 au Onassis Cultural Centre (Athènes).

## ENTRETIEN AVEC DIMITRIS PAPAIOANNOU

**Vos pièces trouvent souvent leur inspiration initiale dans l'exploration d'un espace et de sa scénographie, de la matière. Quelles matières et images sont à l'origine de cette nouvelle création ?**

**Dimitris Papaioannou** : *The Great Tamer* explore une thématique archéologique : il s'agit de creuser et d'enterrer, puis de révéler des actions métaphoriques pour parler de l'identité, du passé, de l'héritage et de l'intériorité subconsciente. Creuser, c'est s'offrir la possibilité de découvrir le trésor que l'on renferme, de trébucher sur son héritage culturel sans le vouloir. Ces actions d'excavation viennent à l'origine d'un fait d'actualité : l'histoire d'un jeune garçon qui s'est suicidé après avoir été persécuté par des camarades de classe et qui a été retrouvé mort à moitié enfoui dans une terre boueuse. Les médias et les réseaux sociaux avaient porté son histoire aux nues à l'époque. Sa mort est devenue un catalyseur émotionnel pour ce travail. Il s'agit alors d'une métaphore de la création : créer la vie, l'imiter puis la détruire. C'est pourquoi les onze interprètes de la pièce évoluent sur un plateau de théâtre légèrement déconstruit et instable. Le sol est de plus en plus déconstruit au fil de la pièce par les danseurs eux-mêmes, qui y creusent et découvrent des objets et des histoires. Ce qu'évoque *The Great Tamer*, c'est le départ pour une quête fondamentale et vers l'exploration de l'inconnu. Il s'agit de se déraciner de ses origines et d'explorer, de marcher, de chercher un équilibre lors du parcours entrepris – entre légèreté et tragique, pour finalement parvenir à « épuiser sa vie », pour donner tout ce qui est à donner avant de quitter ce monde. La quête de la beauté et de la grâce n'est alors ni reposante ni contemplative. Cette pièce parle aussi de la manière dont on traite nos idoles, nos représentations idéales de l'humanité, tel le Christ et les symboles qu'il véhicule, la crucifixion, la passion du christ et le sentiment de culpabilité infinie qui en résulte. L'homme est constamment en quête de vérité et de clarté mais, une fois qu'il l'atteint, il l'assombrit et la détruit, pour reprendre la même quête guidée par cette soif de redécouverte ou de recommencement. Cette quête est infinie, à l'image de celle de Sisyphe et de son caillou. Sans toutefois être pessimiste, c'est parfois la mélancolie qui l'emporte à la fin de mes pièces, et parfois l'espoir.

**Vos pièces mêlent différents registres : de l'onirisme à la tragédie grecque, en passant par l'absurde...**

Je joue sur les distorsions du temps et du corps humain, ce qui me permet d'ouvrir une fenêtre sur un univers onirique. Les atmosphères et les situations sont proches de nos rêves. Ici les figures du cirque traditionnel sont évoquées – l'acrobate, le clown peut-être – par le filtre du rêve. La pièce se construit comme un lent voyage initiatique, à la structure non linéaire, lors duquel les personnages qui hantent la scène se lancent en quête de la beauté et de la grâce du monde. Ce voyage trace le parcours des éléments essentiels à nos vies : nature, créativité, inspiration, origine de la danse et de la beauté. La frontière entre le rêve et la réalité devient si ténue que la bascule de l'onirisme à l'effroi est presque intangible. Les références surréalistes qui ponctuent la pièce engagent dans un voyage artistique et visuel qui dérangent les frontières et la temporalité : de El Greco à Magritte, en passant par Raphaël, Botticelli et Rembrandt. Les danseurs gardent toujours à l'esprit la présence du public et jouent avec la mémoire du théâtre et de ses conventions.

Nous cherchons à créer une communication et un sens de la communauté, comme un clown peut le faire. L'illusion est créée sous les yeux du public, de telle sorte qu'il soit conscient de la distance mais puisse décider d'y croire malgré tout. C'est de sa responsabilité de choisir de croire à l'illusion et de s'embarquer dans le voyage imaginaire qui lui est proposé. Qu'il soit provoqué par la mélancolie, la douleur ou la joie, le sentiment de plaisir peut alors advenir, un plaisir parfois difficile mais qui se partage entre les performeurs et les spectateurs.

**Vos pièces sont-elles donc une célébration de l'art, voire de l'histoire de l'art et de l'histoire quotidienne ?**

J'ai découvert au fil des années de travail que mon approche des images et des situations est nourrie de mon héritage culturel grec, qu'elle est nourrie d'une harmonie et d'une mesure émotionnelle héritée des Grecs anciens. J'ai en moi la mémoire visuelle des statues brisées, des frises en bas relief, des colonnades de marbre blanc et de la nudité des divinités olympiennes. J'ai beaucoup réfléchi ces deux dernières années à cette mémoire consciente et inconsciente de ma culture et de l'identité grecque que je transporte en moi et « transmets » dans mon travail. Cet héritage est important mais il est généralement instinctif, lié à ma formation de peintre et à ma façon d'appréhender l'environnement par l'image construite et déconstruite. L'imagerie byzantine a, quant à elle, récemment resurgi dans les médias lors de l'arrivée des réfugiés en Grèce, tous portant sur leurs dos des couvertures de survie dorées ou argentées sur les plages, ces images tragiques ont frappé les consciences, socialement en premier lieu, mais aussi au niveau visuel, nous rappelant aux icônes dorées des mosaïques byzantines qui ornent les églises de toute la Grèce. Ses situations et ses images provoquent des émotions profondes et nous confrontent à cette ambiguïté entre monstruosité de la situation et beauté de la mémoire collective. La situation de déséquilibre, ou de déplacement, et de plaisir est un sentiment agréable au théâtre, quand surgit ce moment d'insécurité où l'on n'est pas sûr de ce que l'on regarde, ce moment où l'on touche la frontière entre réalité et imagination. Confronter ses peurs et ses malaises peut apporter du plaisir. La figure mutilée des statues grecques face aux corps mutilés des mendians dans la rue nous place dans un dilemme, entre dégoût et plaisir devant la monstruosité et la beauté. Mon travail repose sur l'exploration de ces équilibres et déséquilibres, de l'illusion et de la réalité en manipulant la lumière, la matière première ou les matières pauvres, la temporalité, le corps. La poésie réside dans les choses insignifiantes ou dérisoires, comme lorsqu'on regarde un enfant jouer avec un caillou, une brindille. Il s'agit pour moi d'inventer la surprise et l'imagination à partir des choses les plus insignifiantes justement parce qu'elles nous sont habituelles. Cela réveille des archétypes de la mémoire collective, des images communes qu'il appartient à l'artiste de réveiller et de réutiliser. J'aime travailler sur la distorsion des images aussi, sur l'effet hallucinatoire créé sur le spectateur.

—  
Propos recueillis par Moïra Dalant